

EDMOND PICARD

Ainsi
Nait, Vit, Meurt
l'Amour

POÈME

Frontispice par ODILON REDON, gravé par LOUISE DANSE

Nait, Vit, Meurt, ces trois mots
si près de NEVERMORE !

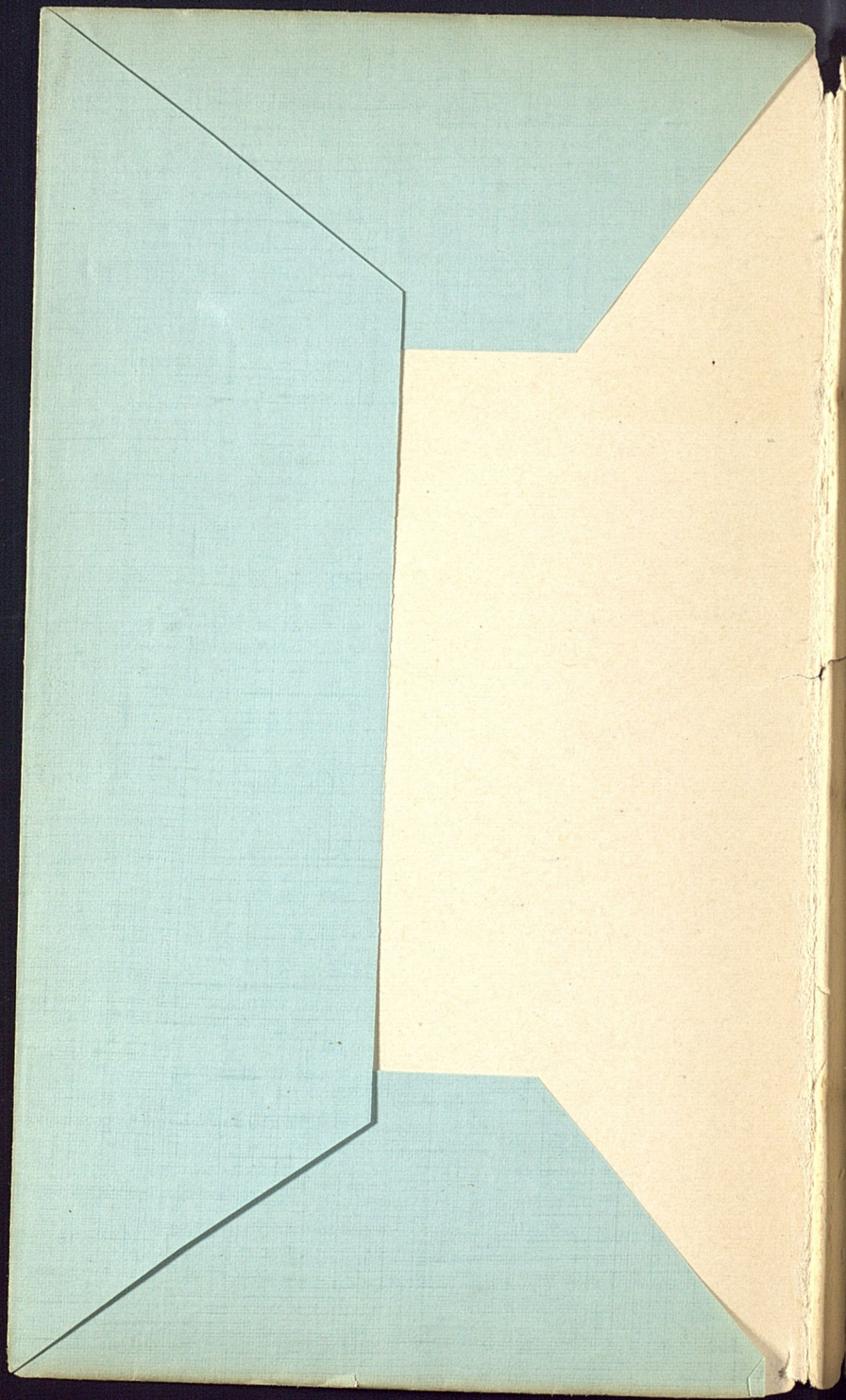


BRUXELLES

OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR

1904

A

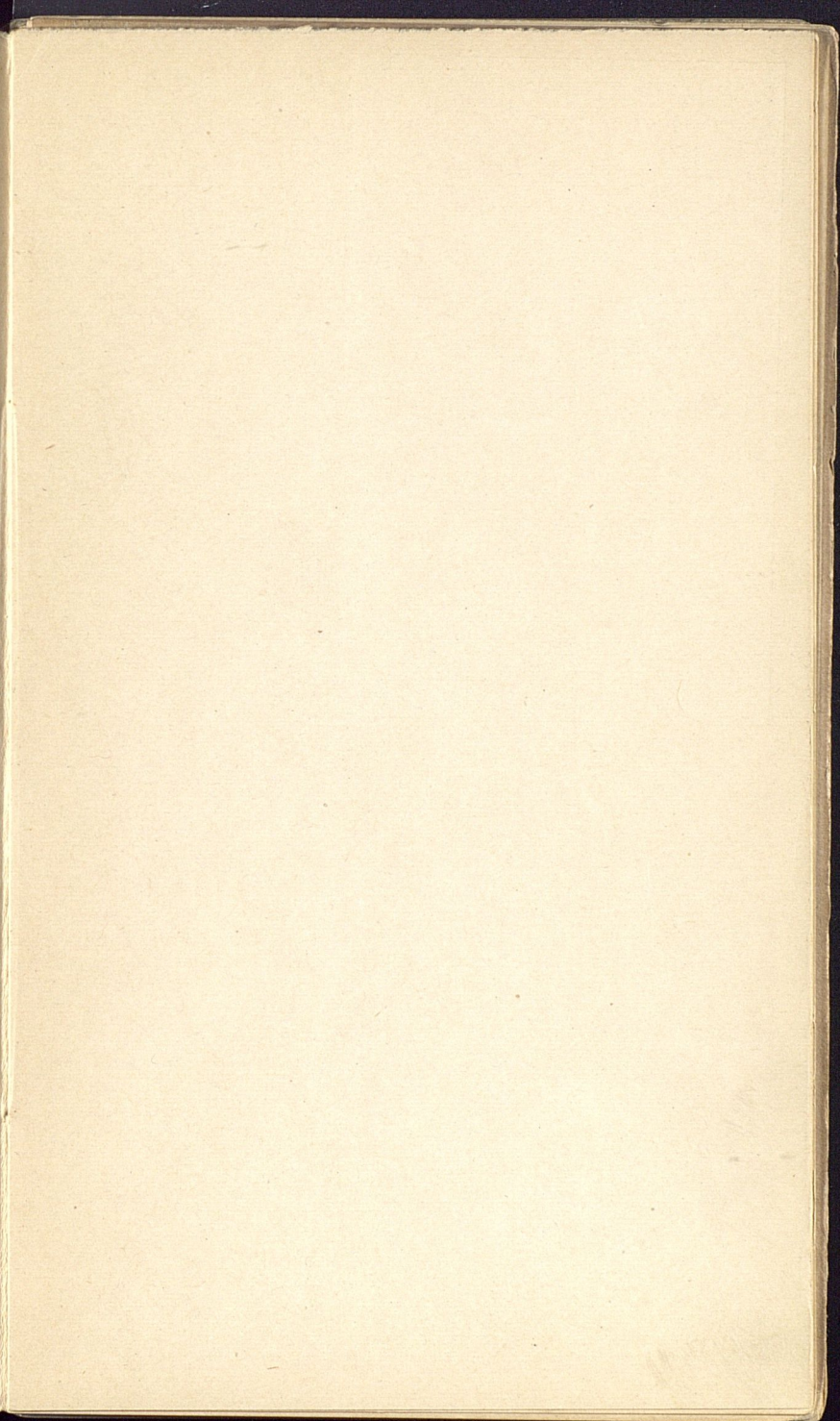


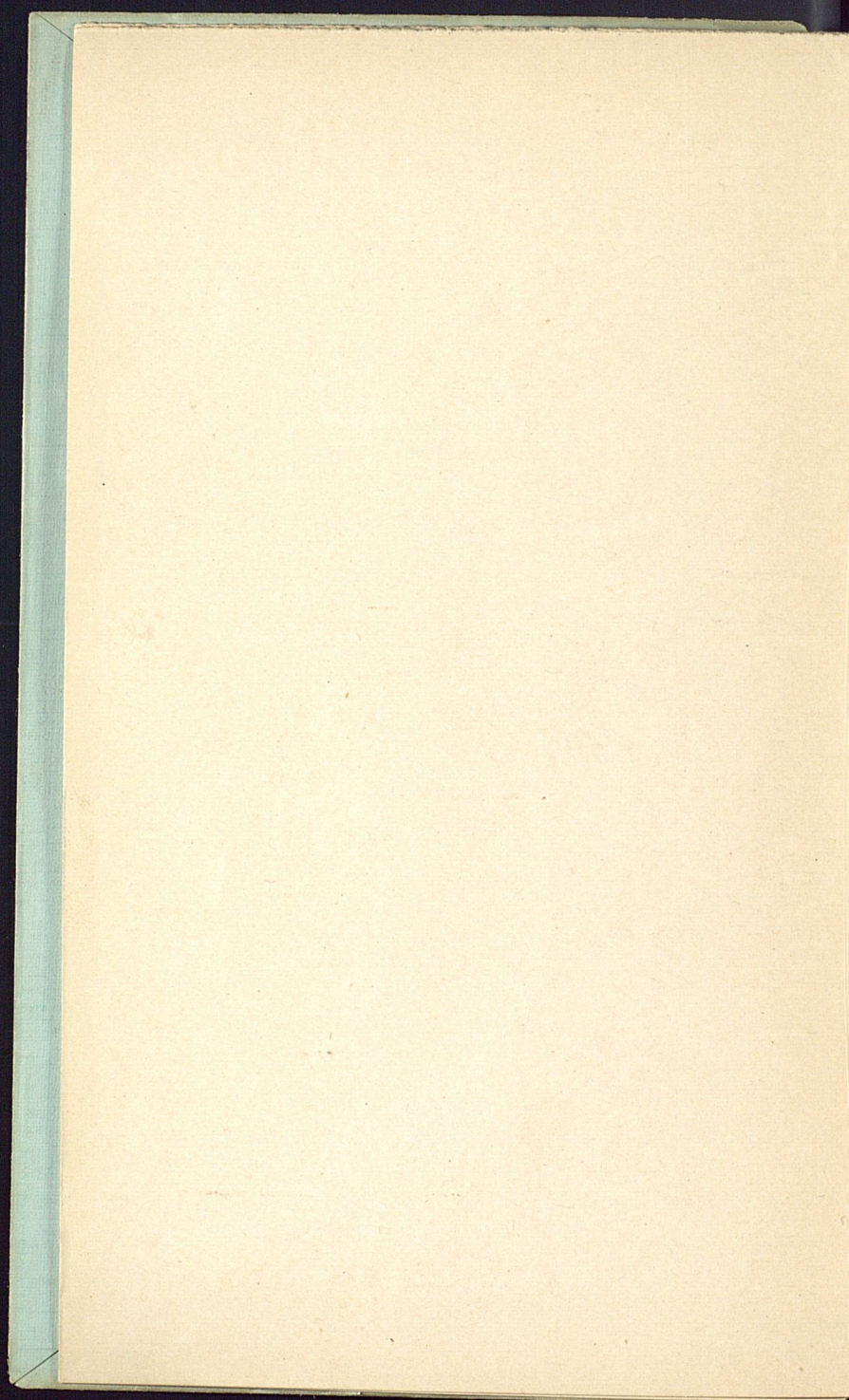
ML

A

1583







AINSI
NAIT, VIT, MEURT
L'AMOUR

Du même auteur :

IMOGÈNE. — (Qui expliquera l'Amour?)

L'AMOUR. — (Un chapitre de CONFITEOR).

EDMOND PICARD

Ainsi
Nait, Vit, Meurt
l'Amour

POÈME

Frontispice par ODILON REDON, gravé par LOUISE DANSE

Nait, Vit, Meurt, ces trois mots
si près de NEVERMORE !



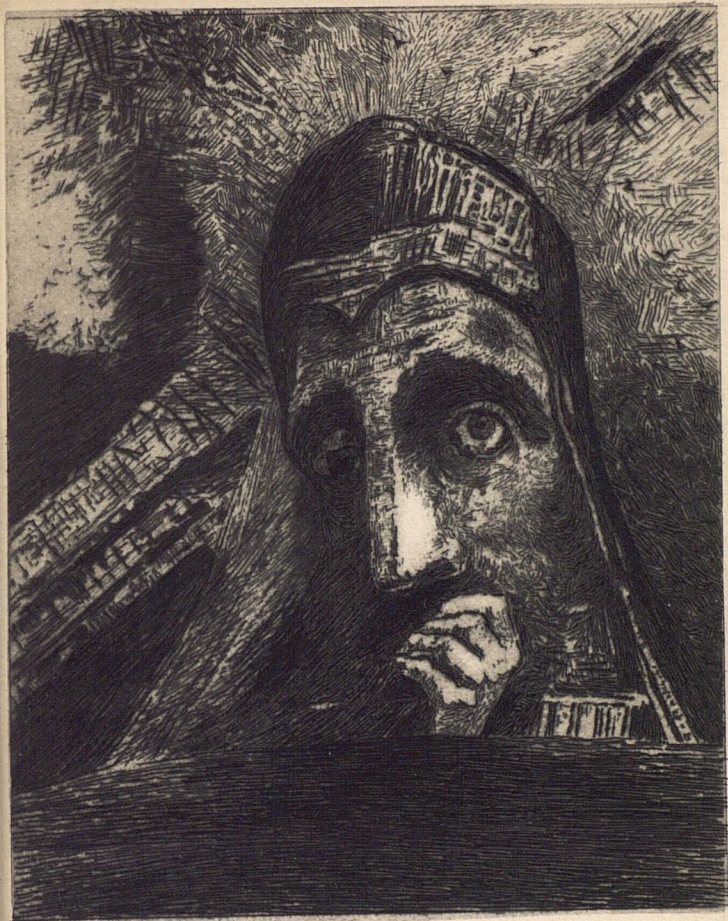
BRUXELLES
OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR

1904

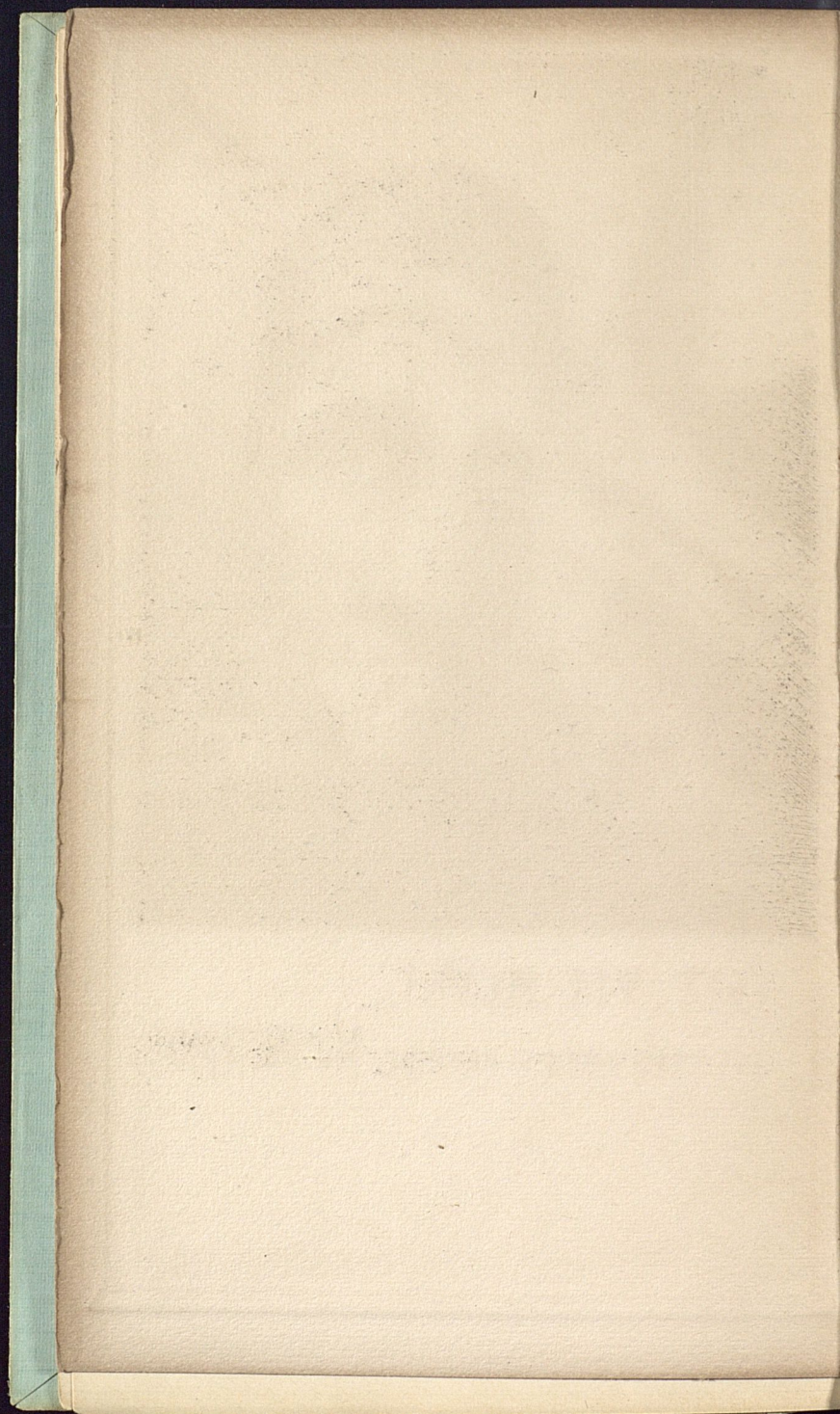
IL A ÉTÉ TIRÉ

5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON

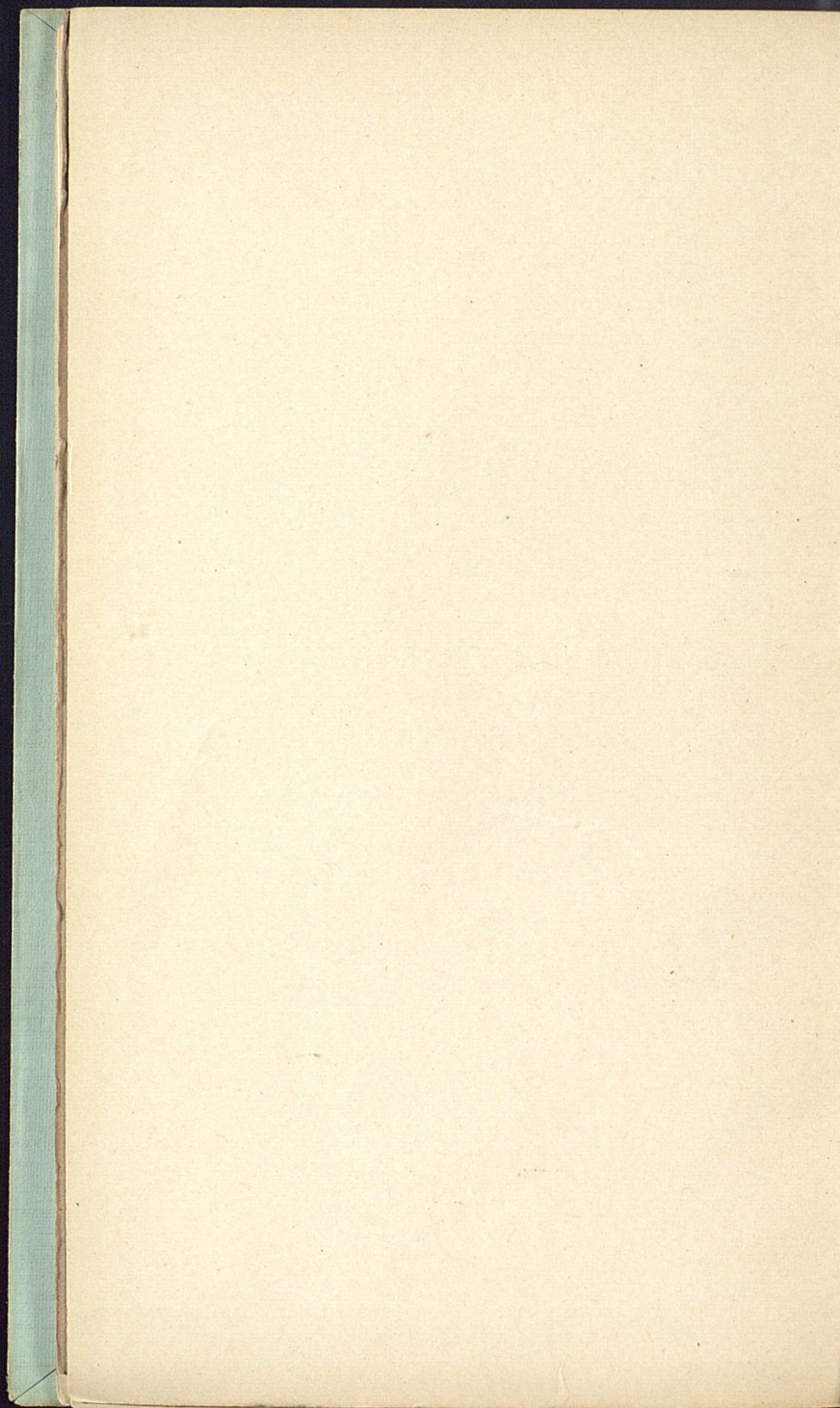
250 SUR PAPIER VELIN GLACÉ



NAIT, VIT, MEURT,
CES TROIS MOTS SI PRÈS DE NEVERMORE!



A DIANA PRALAIRE



CZARDAS RIMÉES

L'AMOUR ne serait-il qu'une maladie? — Semblable au typhus, a-t-il son déroulement, — ses crises qu'on peut guider, peut-être, mais non supprimer, — aboutissant pour les uns à la Mort, — pour les autres à la guérison, — mais avec d'ineffaçables tares, — souvenirs, regrets, cuisantes blessures?

LÉGENDES DE LA PUSZTA.



I

PRÉLUDE

Évoquant lentement un douloureux motif,
S'éveillant dans la nuit, l'œil fixé sur le vague,
Pareille, en ses détours, à l'esprit qui divague,
La CZARDA fait vibrer son prélude plaintif.

Sur le mode mineur un chant, d'abord furtif,
Puis farouche et strident, passe ainsi qu'une vague.
L'archet monte et descend, frappe, enveloppe, élague,
Cravachant l'instrument comme un cheval rétif.

Alors des sons de joie et des sons d'épouvante,
Des sons, tantôt criards et tantôt adoucis,
Entremêlent dans l'air leurs magiques lacis!

Puis, soudain, reprenant son allure rêvante,
Se laissant emporter au fil des noirs soucis,
S'achève, en gémissant, la CZARDA dissolvante.







II

CONCERT ÉTRANGE

Je suis le serviteur d'une bizarre Amie,
Dont l'énigme m'emplit de trouble obstinément.
Elle est sévère, et douce, et m'aime par moment.
Sa vue, en moi, répand l'orage ou l'accalmie.

Je croyais ma jeunesse à jamais endormie,
Quand il lui plut fixer sur moi son œil charmant.
Et l'amour d'autrefois, réveillé brusquement,
S'est repris à vibrer en l'honneur de ma Mie.

Et voici qu'il lui donne un étrange concert !
Car tout ce qu'il a su de chansons affinées,
D'airs tendres murmurés dans les belles années,

De sonores refrains entonnés au dessert,
De voluptés au long de la vie égrenées,
En un seul hymne ardent à ce Sphinx il le sert.







III

RYTHME ARCADIEN

Chez la Femme, ce monde obscur et ingénu,
J'aime le mouvement d'une marche rythmée,
Qui lui donne l'allure et la grâce animée
D'un cheval à la fois fringant et contenu.

Telle, dans son Olympe aujourd'hui méconnu,
Quand, crédule, chantait la Grèce parfumée,
Par les bois Arcadiens, une nymphe alarmée
Fuyait, la jambe alerte, en cambrant son pied nu. —

Balançant le corsage, et la hanche saillante,
Cette grâce est en Toi, libertine et vaillante,
Eveillant les désirs, excitant les aveux.

Mais, si limpide est l'œil et si clair le visage,
Qu'il ne reste bientôt que l'apaisant présage
D'un Être chaste, au port volontaire et nerveux.







IV

RENDEZ-VOUS

Dans un quartier désert s'aborder en tremblant,
Pareils à des enfants qui se mettent en faute.
Dès le premier regard sentir le cœur qui saute,
Tandis que le gosier se resserre en parlant.

Pendant quelques instants s'en aller côte à côte,
D'un pas qui, par instinct, se traîne et se fait lent,
Avoir les yeux troublés et l'esprit chancelant,
Dire des riens qu'on craint d'exprimer à voix haute.

Etre persuadés que les passants vont tous
Deviner que l'on s'aime, et retourner la tête.
Penser, alors, qu'on a l'air inquiet et bête.

Mais être heureux pourtant, heureux comme des fous !
Autour de soi trouver à tout un air de fête,
Cher souci de mon cœur, tels sont nos rendez-vous !







V

JOUVENCE

Sur l'âme quel brouillard tombe glacé quand tinte
Cette heure où du bel-âge expire la saison !
Lorsque le temps, au cœur, infiltre ce poison :
Le douloureux regret de la Jeunesse éteinte !

Les Femmes plus que l'homme en subissent l'atteinte
Quand la fane a suivi les jours de floraison.
Combien souvent alors, amère trahison !
Autant que leur Beauté, leur Bonté git déteinte.

J'en sais Une pourtant dont un sort bienfaisant
Epargne la douceur, le charme caressant,
Les cheveux délicats, l'exquis regard qui brille.

Qui, dans l'ombre déjà de la maturité,
Par son rire joyeux, sa dansante gaieté
Et sa grâce ingénue, est toujours Jeune Fille.







VI

VIE MANQUÉE

Le souper finissait gaîment. Il était tard.
Un de ces entretiens qui voguent au hasard
Et pour tous les sujets se modèle et se plie,
Faisait vibrer la table à demi desservie.

On parlait du Bonheur, on s'expliquait sans fard.
Tu te taisais. — Soudain tu nous dis : « Cette vie
» Ne vaut que par l'amour, les voyages et l'art!
» Le reste c'est l'ennui, l'étoffage et la lie. »

Ta voix était tremblante et ton œil se mouillait.
Je compris clairement que ton esprit fouillait
Ton existence fade et son morne sillage ;

De ses déguisements qu'elle se dépouillait,
Et que tu n'y trouvais qu'un vulgaire alliage
De choses sans Amour, sans Art et sans Voyage.







VII

L'HEURE ET L'INSTANT

Chère, il faut prendre au vol le bonheur passager
Que le Destin dispense en des moments trop rares.
Arrête tes refus et tes craintes bizarres :
Lorsque l'Amour est mûr, il faut le vendanger.

Songe comme bientôt notre ciel peut changer.
En scrupules sans fin tandis que tu t'égares,
Le Sort, te soumettant à des règles barbares,
Sans moi peut t'exiler lointaine à l'étranger.

En vain l'heure actuelle est sereine et brillante !
Un jour pourra venir, plein d'amère douleur,
Où nous devons briser notre amitié vaillante,

Où je tiendrai ta main dans ma main défaillante !
Et les regrets fanant ton front, comme une fleur,
Des adieux sans espoir y mettront la pâleur.







VIII

FLORÉAL TRISTE

Ces jours purs de Printemps n'ont de charme pour moi
Qué parce que je puis te faire une visite ;
Te revoir ! et passer un quart d'heure avec toi.
Ailleurs, Mai florissant est morose, et m'irrite.

Encore faudra-t-il que mon regard t'évite
S'il se rencontre là quelqu'importun. Oh ! loi,
Loi dure ! qui prescrit d'arracher aussi vite
Les fragiles bonheurs du cœur en désarroi.

Pour te voir en passant et te parler à peine,
J'aurai, longtemps ! longtemps ! attendu, soupiré !
Quand seul ton souvenir me captive, j'aurai

Juste le temps que dure un entr'acte à la scène,
Pour dire tout l'amour dont ma pauvre âme est pleine,
Et je devrai partir, hélas ! à peine entré.







IX

L'ILE DES OISEAUX

Tu m'évoques, parfois, la Colombe furtive
Blottie au bord d'un toit par les jours de brouillard,
Roucoulant son ennui, caressante et plaintive,
Inattentive aux cris du moineau babillard.

Tu m'évoques aussi l'Alouette captive
Dérobée à l'air pur par l'oiseleur pillard,
Dans sa prison, au seuil d'une maison chétive,
Moirant d'un chant léger les regrets d'un vieillard.

Quand vers moi, contemplant muet, tes attitudes,
Tes yeux gris d'Alcyon chargés d'inquiétudes
Se tournent implorants comme si j'appelais,

Me baignant aux espoirs d'un rêve qui me tente,
Je te vois délivrée, heureuse et voletante
Dans l'Ile des Oiseaux qu'inventa Rabelais.







X

MESSE BLANCHE

J'aimai plus d'une fois avant de te connaître.
Dans mon cœur, solitaire et discrète maison,
Des amours variés ont tenu garnison,
Des visages charmants ont orné la fenêtre.

Asile parfumé de joie et de bien-être,
Mon cœur fut un jardin fertile en floraison,
Où toujours on a vu, froide ou tiède saison,
Près de la rose morte une autre rose naître.

Quand tu m'es apparue ! Et le subtil levain
De tes yeux, de ton port, du dessin de ta hanche,
M'a brûlé comme un suc corrosif qu'on épanche.

Mon passé m'a semblé fade, incolore et vain,
Et mes amours d'antan tels que la messe blanche
D'un jeune prêtre avant le service divin.







XI

A CHEVAL!

Dans le long fourreau noir te voici prisonnière !
Le drap moule l'épaule et comprime le sein,
Ne laissant pour mes yeux que la tête et la main,
Exquises sous leur fard de pâleur matinière.

Au col, un œillet jaune orne la boutonnière,
Comme une étoile d'or te marquant de son seing.
En selle ! Evadons-nous de ce monde malsain !
Désertons pour les bois la quotidienne ornière.

A fond de train fuyons ! oublieux du retour !
Le grand air enivrant nos âmes entr'ouvertes,
Y va tout balayer, tout, excepté l'Amour !

Dans l'obscur futaie et sous les arches vertes,
Galopant loin, bien loin, par les drèves désertes,
Nous nous croirons heureux et libres, pour un jour !







XII

LA STATUE

Regarde! La voici la Vénus-aux-Colombes,
Immobile en sa grâce et sa saine beauté.
La nuit verte des bois baigne sa nudité,
Caresse le sein pur et glisse sur les lombes.

Des cyprès en arceau, sombre ornement des tombes,
L'entourent de silence et de solennité.
L'éclat blanc de son marbre et de sa volupté
Eclaire mollement ces fraîches catacombes.

Mes yeux savent ton corps aussi beau que le sien.
Je voudrais! je voudrais! tremblant magicien,
(Ecoute sans rougir, ne clos pas ta paupière),

Faire choir à tes pieds ton souple vêtement,
Et nue, à la clarté pâle du firmament,
Vivante te dresser, sur son socle de pierre!







XIII

VIE SIMPLE

Vis ta vie, élégante en sa simplicité !
Telle le Sort te fit, tel admets son caprice.
Subis, d'un cœur seréin, la force créatrice
Qui t'asservit aux lois de la Fatalité.

Apprends à savourer la curiosité
D'assister aux rumeurs du Monde en spectatrice.
Garde-toi du regret de n'être qu'une actrice
Dans ce drame effrayant et son immensité.

A vivre ingénument, à suivre les mirages,
A se sentir un rien qu'emportent les orages,
A voguer sur ces flots ténébreux, sans effort,

Monte la Paix, très douce en sa monotonie,
Qui, dans l'âme, répand cette noble harmonie :
Des besoins presque nuls, un Idéal très fort.







XIV

CLAIR DE LUNE

Clair de Lune, doux mots à rumeur musicale,
En si subtil accord avec les nuits d'Été,
Où, parmi le silence et la sérénité,
Diane étend sur nous sa robe virginale.

Clair-de-Lune, doux nom qui chante la beauté
Décorant ton visage aux nuances d'opale,
Que nimbe en frissonnant ta chevelure pâle,
Halo de grâce tendre et de suavité.

Vers la cible d'argent qui, lente, se promène
Dans les jardins du Ciel, la rêverie humaine
A dardé par milliers les flèches du Désir.

Du même pur éclat illuminant ma vie,
J'ai dirigé vers Toi mon rêve et mon envie
Sans jamais pleinement t'atteindre et te saisir.





*HALLUCINATION*

Etait-ce pour moi seul que tu chantais ce soir
Ce rôle douloureux, d'une voix si brûlante,
Qui montait, douce ou triste, altière ou nonchalante,
Vers la loge où, pensif, j'étais venu m'asseoir ?

Etrange vision ! Dans un tourbillon noir
Les décors s'affaissaient, la salle était croulante,
Et ton cœur s'élançant de ta gorge tremblante,
Vers moi se balançait comme un rouge encensoir.

Enivré, fasciné par son rythme mystique,
Inerte, je sentais un rêve fantastique
M'absorber lentement en son trompeur détour.

Je crus ouïr Sapho dans la Lesbos antique,
Seule au sommet d'un cap, disant son âpre amour
Pour le fragile humain qu'elle aimait sans retour.







XVI

TABLEAU GOTHIQUE

Tu me sembles parfois la Madone, trônant
Sous un arceau gothique, au tableau d'un vieux maître,
Dans l'éclat des émaux et de l'or rayonnant,
Où la foi primitive aimait la voir paraître.

Du ciel bleu qui surplombe un horizon champêtre,
De frères séraphins sont descendus, trainant
Leurs robes de pur lin, et planent, chantonnant
Les airs dont on endort l'enfant qui vient de naître.

Et tandis que, partout, se répand le reflet
Des cœurs pieux que la divine ardeur embrase,
Pareil au donateur, roulant un chapelet,

Humblement à genoux dans un coin du volet,
T'enveloppant d'amour ainsi que d'une gaze,
Ravi je te contemple et je reste en extase !







XVII

ASTARTÉ BIFLORE

Ton Être séducteur émane incessamment
Le charme singulier des choses panachées,
Soie aux reflets jaspés, fleurs aux couleurs tranchées,
Ciel nuageux voguant au long du firmament.

Zébrure des sorbets granuleux allumant
Leur brûlante froidure aux lèvres desséchées ;
Duel vert des moissons ondulant leurs jonchées ;
Drapeaux criards, battant au vent leur claquement.

Si chaste tu parais quand nous causons ensemble
Dans le calme des jours studieux, qu'il me semble
Que Pallas seule habite en ton cerveau hautain.

Mais, la nuit, tu deviens la courtisane étrange !
Et tu m'offres ainsi le savoureux mélange
D'un Esprit virginal dans un Corps libertin.







XVIII

MUSÉE SECRET

Sous ces longs vêtements cesse de te blottir.
Ils cachent le trésor de chair qui t'enguirlande.
Viens, déesse au long col! Viens, reine de légende!
Dans leurs plis déloyaux assez te travestir.

Que sous mes doigts fiévreux, prompts à te dévêtir,
Surgisse ton corps nu m'apportant en offrande
Tous ses bijoux cachés! — A ma bouche gourmande,
Ton dos clair balafre du sillon du désir!

Tes hanches dessinant les courbes de l'amphore!
Les pointes de tes seins, ces fleurs de mandragore!
Et tes bras enlanceurs, souples comme le jonc!

Oh! vois! tout s'harmonise en des beautés savantes!
Et je te sacre sœur des Sources élégantes
Qu'en des galbes païens modela Jean Goujon!







XIX

LA VOIX

Ta voix magique, ô Mélusine, écoute
Un ruisseau caressant de sons mélodieux,
Dont le concert jaseur à l'oreille s'enroule. —
Laisse les instruments savants et odieux.

Il ne faut même pas que tu chantes ! Les dieux
Magnanimes ont mis dans ta bouche la foule
Des murmures du vent, des accords de la houle,
Mélés au rythme tendre et triste des adieux.

Ton parler est si riche en douceurs musicales,
Le prestige est si pur de tes cordes vocales,
Qu'on les croirait un luth dont ton col est l'étui.

Quand le spleen embrumé m'énerve de ses fièvres,
Il suffit que les mots résonnent sur tes lèvres
Pour m'exalter le cœur et dissoudre l'ennui !







XX

LES HUBLOTS

Tes seins ronds et nacrés, bombés, fascinateurs,
Pareils aux verres clairs des hublots de navire,
Sont des miroirs profonds où mon désir se mire,
Des lacs ensorcelés où mon cerveau chavire.

Derrière eux sont tapis, secrets navigateurs,
Des démons! Quels émois leurs globes tentateurs
Cachent-ils pour ainsi jeter dans le délire
Mes sens désemparés qu'enivrent leurs senteurs.

Tu vas, les étalant sur ton torse serein,
Ainsi qu'un steamer blanc promène ses lumières,
Par les limpides nuits, à l'horizon marin.

Et les regards humains, tourmentés par leurs sphères,
Rêvent à des départs au pays enchanté
Du bonheur, du soleil et de la Volupté!







XXI

LA COUPE

Sous le lustre brillant, à la table jonchée
De cristaux et de fleurs, où mon œil ébloui
Caresse obstinément ton buste épanoui,
Dans un hanap d'argent ta soif s'est éteinte.

Emporte ce joyau comme un talisman ! Oui,
Cette coupe magique à ta vie attachée,
Où tes dents ont mordu, que ta langue a touchée,
Sans cesse évoquera ce soir évanoui.

Car de l'Amour toujours quelque débris fermente !
Il laisse des reflets que rien ne peut ternir.
Plus tard, dans l'horizon brumeux de l'avenir,

Quand d'autres l'empliront de liqueur écumante,
Ton sonore gosier et ta bouche charmante
Boiront avec le vin mon lointain souvenir.





*FEMINA MULTIPLEX*

Depuis de si longs jours nous demeurons épris,
Tant d'actes, tant de mots, de plaisirs, d'espérances,
De courses au lointain, de rêves, de souffrances,
Ont géminé nos corps et soudé nos esprits,

Que (tel un voyageur par les ombres surpris)
Je ne démêle plus mes troubles préférences
Pour tes multiples dons, ni les incohérences
Dont s'agitent en moi le tumulte et les cris.

N'es-tu que ma Maîtresse ardente et caressante ?
Ou bien aussi ma Sœur, calme et compatissante ?
Ou l'Amie attentive apaisant la rancœur ?

Et ce n'est pas assez ! Serais-tu pas encore
Et l'Épouse ? Et l'Enfant que la grâce décore ?
Enfin, par-dessus tout, la Mère au tendre cœur ?







XXIII

AMULETTES

J'ai dû — tu l'exigeas — jeter au vent les lignes,
Où, dans les jours d'ivresse, à nu ton cœur s'est mis.
Ton amour est altier : il redoute les signes
Qui le profaneraient à des yeux ennemis.

Tes cheveux blonds, pareils aux longs sarments des
Tentèrent mes désirs. Jadis tu m'en promis. [vignes,
Mais ce hochet candide à « plus tard » fut remis :
D'un tel don mes ferveurs ne les tiens-tu plus dignes ?

Aussi, la nuit, quand loin du tumulte mondain,
Mon âme, en soupirant, vers toi se tient penchée,
Combien triste est mon cœur, si je pense, soudain,

Que je n'ai pour tout bien qu'une rose séchée
Qu'un jour, chez un ami, furtif j'ai détachée
D'un bouquet qu'on disait cueilli dans ton jardin !







XXIV

L'AMOUR DES AMES

Je n'aime plus ton corps, mais j'aime ton génie !
Et c'est lui que j'étreins quand je t'ai dans mes bras.
Ta beauté dont l'énigme achève l'ironie
Il ne m'importe plus qu'on la vante ou la nie.

Tes membres arrondis, d'ivoire lisse et gras,
Ces splendeurs qu'en nos nuits ardentes je manie,
Me cachent le trésor que je veux. Tu verras
Quelque jour s'insurger contre eux mes sens ingrats.

Tu la connais, cette heure, où tout se subtilise
Dans les transports fiévreux où s'unissent nos chairs ! —
Quand sur mes yeux troublés tu dardes tes yeux clairs,

Les limons dans lesquels la volupté s'enlise,
Dispersés en vapeurs, se perdent dans les airs,
Et tu n'es plus qu'une Ame où je m'idéalise !







XXV

FÊLURE

Aujourd'hui j'ai senti, pour la première fois,
Le coup d'aile du Doute effleurer mon épaule,
Venant d'un inconnu lointain comme le pôle,
Si léger qu'on eût cru le frisselis du saule.

C'était comme un murmure analogue à la voix
D'un chat maigre et souffrant qui mollement miaule.
Ce n'était presque rien : un souffle, un bruit sournois. —
L'écoutant, l'éprouvant, j'ai tremblé toutefois.

Fatale infirmité de la tendresse humaine !
Sarcasmes sans pitié du Destin qui nous mène,
Est-ce votre signal imposant le retour ?

Après avoir monté, faut-il déjà descendre ?
Sous la flamme brûlante est-ce déjà la cendre
Montrant son noir présage et la fin de l'Amour ?







XXVI

HANTISES

Hier encor, quand sur moi t'écrasant palpitante,
Je sombrais demi-mort dans la mer du plaisir,
Holocauste charmant, victime consentante,
Seule tu surgissais à mon puissant désir.

Parmi l'immensité je te rêvais flottante.
Dans cet isolement j'aimais m'anéantir.
En des lointains obscurs la terre était distante.
C'est là, féroce et doux, que j'allais te saisir.

Voici que ton passé montant à la surface,
Raillieur et torturant, tandis que je t'enlace,
Dessine en mon esprit des tableaux importuns.

De soupçons, de regrets, de jalousie hantée,
Au délice présent, mon âme tourmentée
Mêle le noir nectar de tes amours défunts.







XXVII

L'HORLOGE

Dans la chambre où je fuis les ennuis irritants,
Ainsi qu'en un exil de paix et de silence,
Une très vieille horloge dresse la vigilance
Des rouages secrets et des bruits palpitants.

Dans la gaine en cercueil son pendule balance
Les heures et les jours étouffés par le Temps.
Un carillon plaintif y mêle l'indolence
Et le rythme édenté de ses airs grelottants.

Voici que ces sons lents, ce hoquet monotone
M'assombrissent autant qu'un soir brumeux d'automne.
Je songe à notre Amour et le souci me mord.

C'est une fleur tombant pétale par pétale,
Un beau cygne blessé qu'une serre brutale
Dénude plume à plume en attendant la Mort.







XXVIII

MARASME

Pour de grandes amours faire de grandes choses !
Chercher, comme Byron, quelqu'un pour qui mourir !
Avoir pour le vulgaire et pour toutes les choses,
Une secrète horreur que rien ne peut tarir.

Ce rêve, un noble cœur compte le voir fleurir,
Quand la vie est encore à la saison des roses.
Mais de ce rêve il faut se résoudre à guérir
Quand de la vie on a goûté toutes les doses.

Car aux banalités on se heurte partout.
Une âme enthousiaste en ce monde est errante
Et rencontre partout la foule indifférente.

L'Amour, comme le reste, est un jeu sans atout,
Dont on sent promptement la pauvreté navrante.
Et l'on rentre en soi-même, enfin, lassé de tout.







XXIX

CONSOLATION

Non, tu ne m'aimes plus : la pâle indifférence
Habite dans ton cœur et paraît dans tes yeux.
Quand j'arrive rempli de joie et d'espérance,
Je cherche en vain l'amour sous tes traits gracieux.

Ma passion, hélas ! t'ennuie et devient rance.
Je le vois, je le sens ; mon esprit soucieux
Devine que pour toi c'est presque une souffrance.
Tu diriges ailleurs ton vol capricieux.

Mais je ne t'en veux pas de tant de fantaisie.
Hébé, tu m'as longtemps versé la poésie,
Et j'ai cru, près de toi, retrouver mes vingt ans.

D'une frivole main tu m'as, en peu d'instant,
Donné tant de bonheur, que ton hypocrisie
Me laisse plus de miel que les amours constants.







XXX

A MI-CÔTE

AMITIÉ! doux soleil des zones tempérées
Du cœur, où tout est chaste, éprouvé, fraternel!
AMOUR! sphinx et chimère, idéal et charnel,
Tournoyant au soleil brûlant des empyrées! —

Maintenant que ton œil devenu maternel
Ne me transperce plus de son éclat mortel,
De ces deux sentiments aux teintes bigarrées
Lequel, — réponds, — unit nos âmes déflorées?

La pure Amitié? — « Non. » — Et le pur Amour? — « Non.

» Un besoin de t'aimer comme un bon compagnon,

» Un art de me donner calme et affectueuse,

» D'être, au même moment, avare et fastueuse.

» A ce mode nouveau, s'il faut un nouveau nom,

» Ce sera l'AMITIÉ (veux-tu?) VOLUPTUEUSE. »







XXXI

L'ÉCUEIL

Quand je te vois pareille à Clorinde, j'allie
Une âme d'héroïne aux beautés de ton corps.
Ta grandeur tu la tiens de ce que ma folie
Ajoute d'idéal à tes menteurs dehors.

En quête incessamment d'harmonieux accords,
Je cherche, opiniâtre en ma mélancolie,
Où te saisir, hélas ! pour bander les ressorts
Qui te feraient sortir de la commune lie.

Sous ta surface en fleur un abîme est caché.
Sur ce morne Océan qu'aucun souffle ne ride,
Épuisant l'espérance, en vain j'aurai cherché

Le magnanime amour dont mon cœur est avide.
Navigateur déçu, mon esquif a touché
Ton corps, phare trompeur de ton âme, ce vide.







XXXII

SERVITUDE VOLONTAIRE

Quand on t'aime de près, on t'ennuie et te gêne !
Ta nature glacée adore le repos.
Un amour exigeant pour toi n'est qu'une chaîne
Qui pèse lourdement et vient mal à propos.

Pourtant si ton orgueil déteste qui le mène,
Pour établir son joug il est toujours dispos.
Ta beauté se complait à penser qu'elle est reine,
Et sur les cœurs virils tu lèves des impôts !

Je compte parmi ceux que ta coquetterie
A promptement réduits au rôle de jouet :
Tu règues sans partage en mon âme assombrie.

Mais dussé-je des sots sentir la raillerie
Me mordre sans pitié, mon plus ardent souhait
Est de subir toujours la pointe de ton fouet.







XXXIII

TES YEUX GRIS

Tes yeux, tes grands yeux gris me hantent sans relâche !
La tristesse et la joie y passent, comme au ciel
Les nuages. Ton front, qu'il sourie ou se fâche,
Brille de leur feu clair, mouvant, artificiel.

Quand je m'irrite d'être esclave, et que je mâche
Le frein que tu m'as mis, amer comme le fiel,
Leur regard caressant me rend docile et lâche,
Et pareil à l'enfant qu'on abreuve de miel.

Aux rares jours de paix où dorment les tourmentes
Qui ravagent ton cœur sans l'épuiser, et font
De toi ce philtre où tout, pour troubler, se confond,

Un violet fané d'absinthes et de menthes
Leur donne le reflet immobile et profond
Et la limpidité des belles eaux dormantes.







XXXIV

ENVOÛTEMENT

Torpide est le poison qu'inocule en mes veines
Ton charme diabolique. Il m'affaisse, et je sens
Que ton amour de guivre et ses philtres puissants
Me rendent lentement pareil aux ombres vaines.

Mes muscles énérvés et mes traits pâissants
Dénoncent de quel poids sur moi pèsent tes chaînes.
Mes transports d'autrefois sont devenus des haines !
En frissonnant je vois l'abîme où je descends.

J'ai fait serment de fuir la mortelle accolade
Où ma vie en tes bras fil après fil se rompt.
De tomber épuisé je ne veux pas l'affront.

Rien n'y fera ! Mes pieds d'eux-mêmes marcheront.
Et soldat demi-mort montant à l'escalade,
Mon âme trainera vers toi mon corps malade.







XXXV

L'ÉVASION

Ton orgueil me fatigue en caprices navrants !
Je pars et tu me veux, j'arrive et tu me chasses.
Comme un chien, m'acharnant aux lacets que tu traces,
Sur ta piste courbé je quête à pas errants.

Experte en jeux cruels, jamais tu ne te lasses
De varier l'appât du piège où tu me prends.
Tantôt c'est l'Equateur et ses feux dévorants,
Tantôt les âpres nuits des Pôles et leurs glaces.

Oh ! je veux l'étouffer ce doute douloureux
Qui, tel qu'un sombre oiseau dans les bois ténébreux,
M'enserme, en bruissant, de son vol circulaire !

Et tu n'entendras plus ma plainte ou ma colère.
Mon héroïque amour est trop haut pour te plaire,
Il est trop tourmenté pour que je sois heureux !







XXXVI

SOIS LIBRE !

Ecoute! Je t'admets libre en tes voluptés.
Le Corps a ses désirs, l'Esprit ses préférences.
Unis et séparés, d'obscurcs concurrences
Font entre eux des duels et des rivalités.

Je ne me veux plus seul maître de tes beautés.
Mon amour peut subir d'étranges tolérances.
Quoique fier et jaloux, quoique faible aux souffrances,
Mon cœur sait pardonner les infidélités.

En des climats divers, l'âme et la chair s'agitent.
Ils vivent aux lieux noirs où les énigmes gitent,
Et tes écarts ne sont qu'en apparence ingrats.

Qu'importe que tes sens de femme ardente et belle
Te fassent, certains jours, libertine et rebelle,
Si je reste le Seul à qui tu reviendras !







XXXVII

LA SIRÈNE

Pour exciter l'amour Vous êtes préparée,
Mais non pour l'assouvir. Jamais l'émotion
N'a fait monter le sang sous votre peau nacrée.
C'est un malheur de croire à votre affection.

Car l'âme qui vous aime aux tourments est livrée
Et devrait éveiller même compassion
Que ces fous qu'on a vus, dans l'enceinte sacrée,
Aux déesses de marbre offrir leur passion.

Les jours où l'existence à vos yeux est morose,
Si quelque fier esprit, égaré sur vos pas,
S'arrête à convoiter vos morbides appas,

Il vous plaît l'enlacer pour égayer la prose
De vos mornes ennuis, et votre bouche rose,
Sans remords, sans merci, se le donne en repas.







XXXVIII

L'INFIDÈLE

Pris de fièvre et d'ennui, j'ai dit à ma maîtresse :

« Ne connaître que moi, c'est ignorer l'Amour !

» Sinon l'amour du cœur, celui de la caresse.

» Vas à d'autres amants ! j'attendrai ton retour.

» L'experte Volupté, son affolante ivresse,

» Sont dans un jardin clos d'un immense contour.

» Seul, malgré mon savoir et malgré mon adresse,

» Je n'en peux épuiser le sinueux détour. »

Ardente et curieuse elle est partie en guerre !

Elle a bientôt conquis un hardi Sagittaire

Qui fête maintenant sa svelte nudité.

Ils vivent le roman dont je fis la préface.

Mon souvenir tremblant l'importune et s'efface

Dans ce cœur rajeuni par l'Infidélité.







XXXIX

CONGÉ

Il est poignant de voir comme une femme peut,
Pour l'Amour, à son gré, sembler vivante ou morte !
Comme en détours rusés sa finesse se meut,
S'il lui plaît de montrer qu'il est temps que l'on sorte !

Comme son cœur frivole adroitement apporte
A la fois ce qui glace et ce qui nous émeut,
Et comme elle sait bien, aussitôt qu'elle veut,
En vous disant : « Venez », vous tenir à la porte.

Ma Chère, j'ai compris, et je reste à l'écart.
En nautonnier soumis j'ai longtemps fait mon quart
Sur l'esquif où m'avait conduit votre caprice.

Votre amour fatigué me renvoie avec art.
Je pars en admirant le talent de l'actrice.
Mais j'ai peur que jamais mon triste cœur guérisse !







XL

L'IDOLE

O Vous, dont l'âpre voix m'ensorcelle et me brise,
Dont le corps souple exhale une enivrante odeur,
Celui qui vous aime vous hait et vous méprise :
De votre âme il comprend la barbare laideur.

Au fond d'un temple obscur il vous avait assise,
Avec la dignité d'Isis et sa grandeur.
Ponctuant de leurs feux la pénombre indécise,
Des gemmes constellaient votre feinte splendeur.

Mais voici que le jour pénétrant les ténèbres
A démasqué l'Idole et montré son néant.
Arrêté sur le seuil, aphone et mécréant,

Une à une j'ai vu vos misères funèbres
Se révéler au fond de l'asile béant,
Comme, sous la maigreur, saillaient les vertèbres.







XLI

SOLITUDE

Je suis seul au logis, grave, pensif et sombre.
Un rythme en mon cerveau bat, comme dans mon cœur
Le Sang!-- Hélas!-- L'horloge, en un coin rempli d'ombre,
Débite ses tic tac dont chacun semble un pleur.

Des espoirs indécis, des souvenirs sans nombre,
Défilent en cortège ou murmurent en chœur
Des plaintes, des regrets. Triste amas où s'encombre
Le résidu des jours de joie ou de douleur.

Sur ce ciel orageux plombant le paysage,
Je vois alors surgir hautain votre visage,
Fantôme ricaneur émergeant du tombeau.

Et des bonheurs éteints l'inclémence tragique
Epanche, sur mon front morose et nostalgique,
La palpitation funèbre d'un flambeau.







XLII

SUR LA PLAGE

Devant cet Océan brumeux et solitaire,
Auquel mon cœur déçu vient demander la paix,
Rêveur, j'aime à m'asseoir ! car ma douleur austère
S'endort dans la Nature et dans ses amours vrais.

A l'horizon confus où le ciel et la terre
Semblent, pour un baiser, se toucher et se taire,
Une voile parfois, à mes regards distraits,
Surgit, approche et fuit au souffle d'un vent frais.

Comme Vous, elle est belle et passe indifférente,
Et, creusant d'un sillon la vague murmurante,
Se montre peu d'instant pour ne plus revenir.

Comme Vous, elle laisse en ma pensée errante
L'amère impression, qui ternit l'avenir,
D'un bonheur qui, trop tôt, n'est plus qu'un souvenir.







XLIII

L'ÉTANG

Mon âme est un étang marécageux et mort !
Des vents glacés sans cesse y gémissent leurs plaintes.
Ecimés et marqués de sinistres atteintes
Des arbres foudroyés en attristent les bords.

Les amours oubliés, les amitiés éteintes,
Le trésor douloureux des cruautés du Sort,
Pourrissent lentement dans la vase qui dort,
Avec le terreau noir, avec les fleurs déteintes.

Lugubre lieu ! Pourtant, en cet abîme sourd,
Lorsque mon faible cœur ose jeter la sonde,
Et d'un coup imprévu frapper le limon lourd,

Un rayon se répand, un frémissement court,
Quelques blancs souvenirs montent à travers l'onde,
Nénuphars étoilant ma détresse profonde.







XLIV

NEVERMORE !

NAÏT, VIT, MEURT, ces trois mots si près de NEVERMORE !
Sonnent, amers et doux, leur musicalité :
Le premier suscitant les pâleurs de l'aurore,
Le second les ardeurs des beaux midis d'été.

Le troisième les soirs que le couchant décore,
Avivant la douleur dans mon cœur dévasté ;
Les soirs que, lentement, la sombre nuit dévore,
La nuit, sœur de la Mort et de l'anxiété.

Naître, vivre, mourir ! ô sévère Nature,
Si sereine, et pourtant féconde en imposture,
C'est ta loi dérisoire, et partout et toujours !

Tu ne veux ni les maux, ni les bonheurs durables.
TOUT DOIT MOURIR ! Ainsi que nos corps misérables
De ce décret cruel tu grèves nos amours !

FIN



TABLE

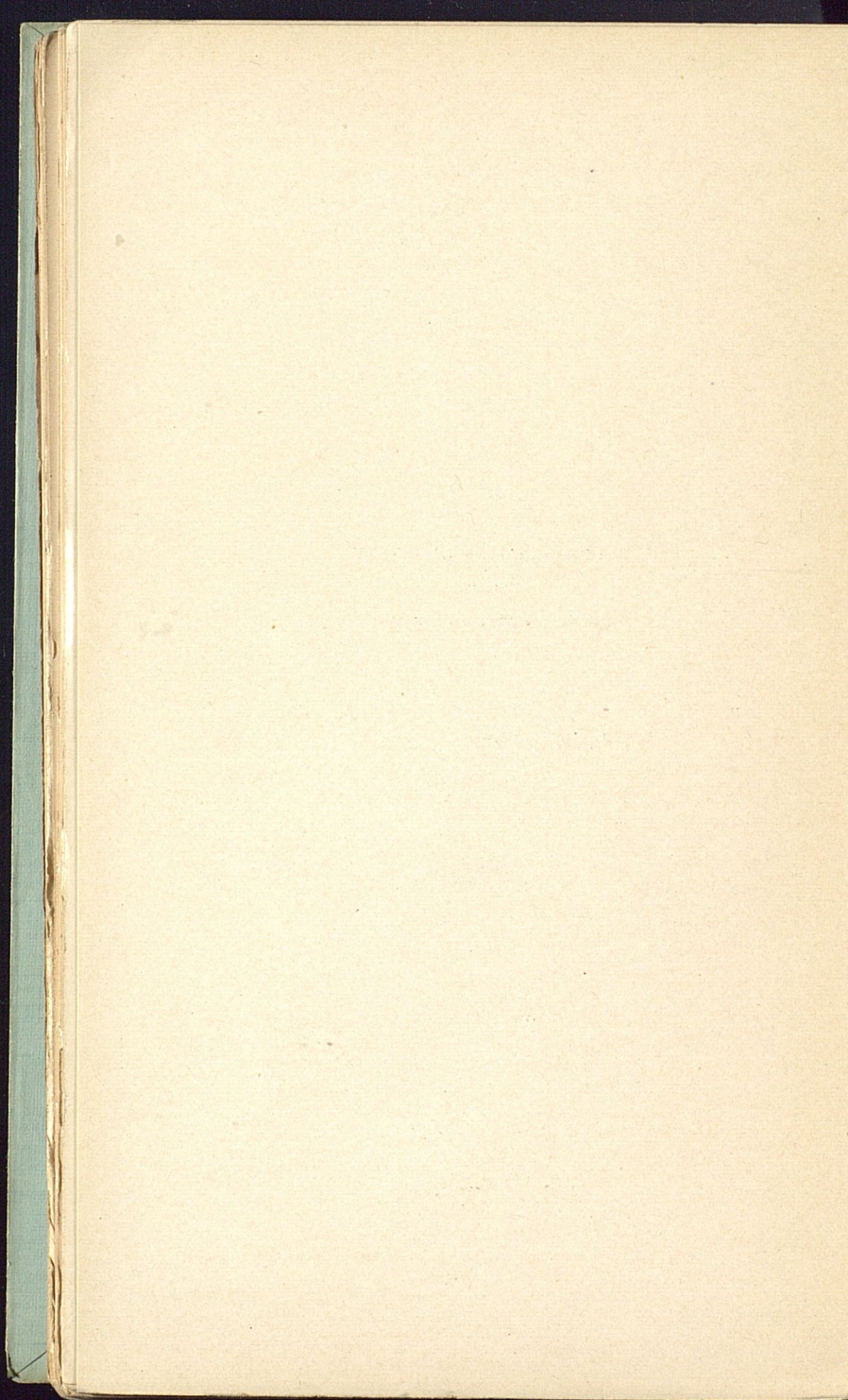
I.	Prélude.
II.	Concert étrange.
III.	Rythme Arcadien.
IV.	Rendez-vous.
V.	Jouvence.
VI.	Vie manquée.
VII.	L'Heure et l'Instant.
VIII.	Floréal Triste.
IX.	L'Ile des Oiseaux.
X.	Messe blanche.
XI.	A Cheval!
XII.	La Statue.
XIII.	Vie simple.
XIV.	Clair de Lune.
XV.	Hallucination.
XVI.	Tableau gothique.
XVII.	Astarté biflore.
XVIII.	Musée secret.
XIX.	La Voix.
XX.	Les Hublots.
XXI.	La Coupe.
XXII.	Femina Multiplex.
XXIII.	Amulettes.
XXIV.	L'Amour des Ames.
XXV.	Fêlure.
XXVI.	Hantises.
XXVII.	L'Horloge.

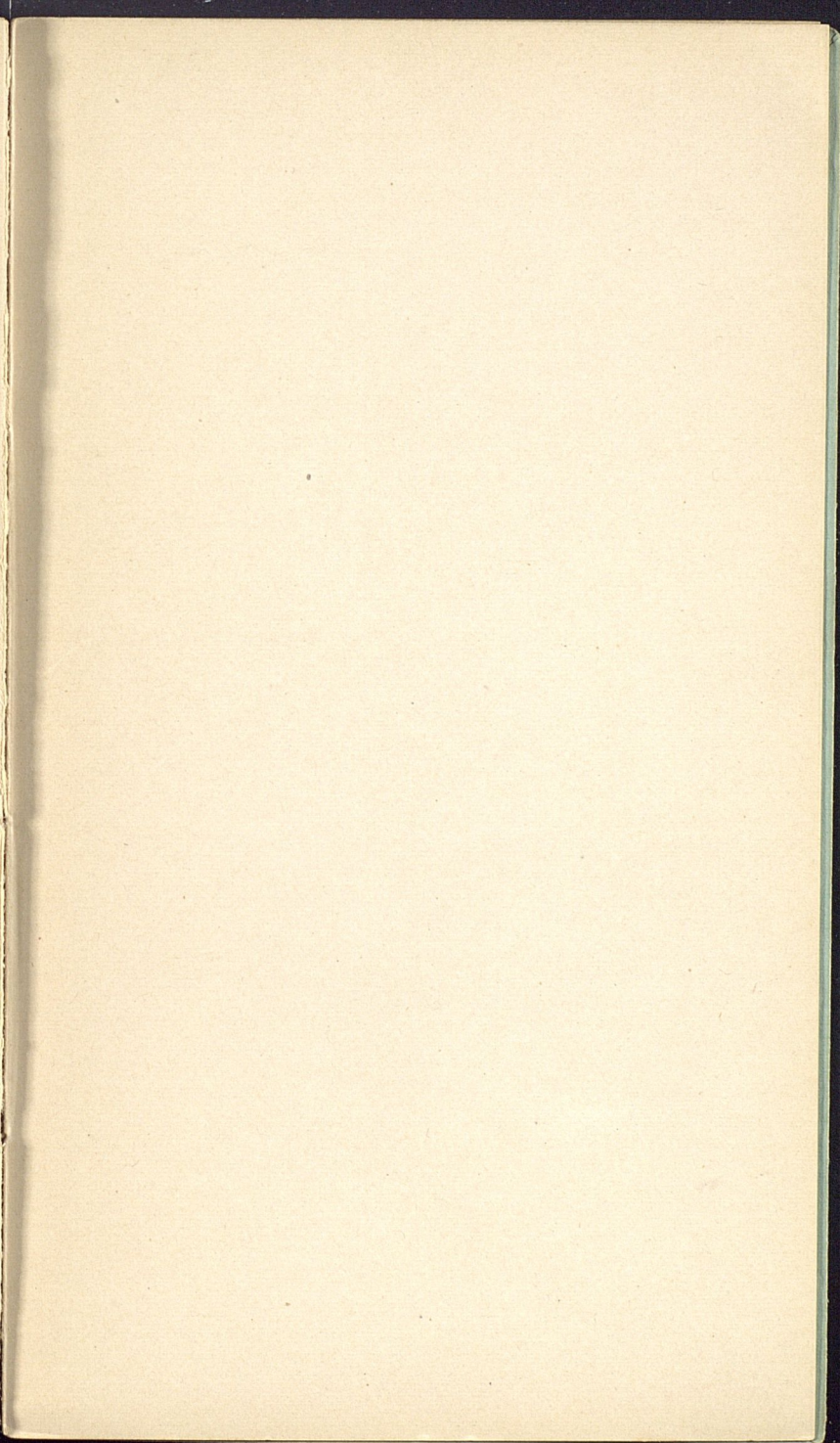
- XXVIII. Marasme.
XXIX. Consolation.
XXX. A mi-côte.
XXXI. L'Ecueil.
XXXII. Servitude volontaire.
XXXIII. Tes Yeux gris.
XXXIV. Envoûtement.
XXXV. L'Evasion.
XXXVI. Sois libre !
XXXVII. La Sirène.
XXXVIII. L'Infidèle.
XXXIX. Congé.
XL. L'Idole.
XLI. Solitude.
XLII. Sur la Plage.
XLIII. L'Etang.
XLIV. Nevermore !

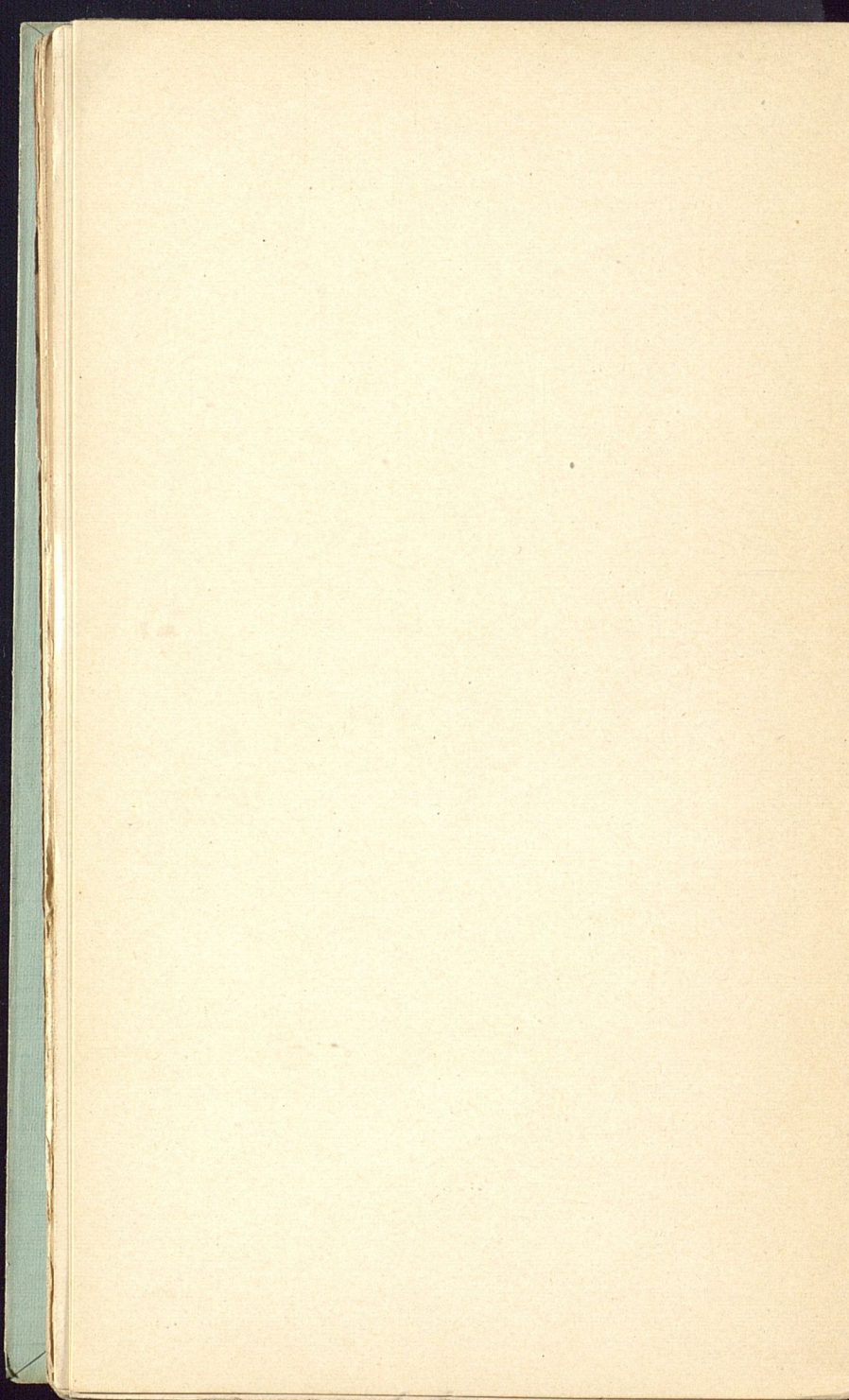


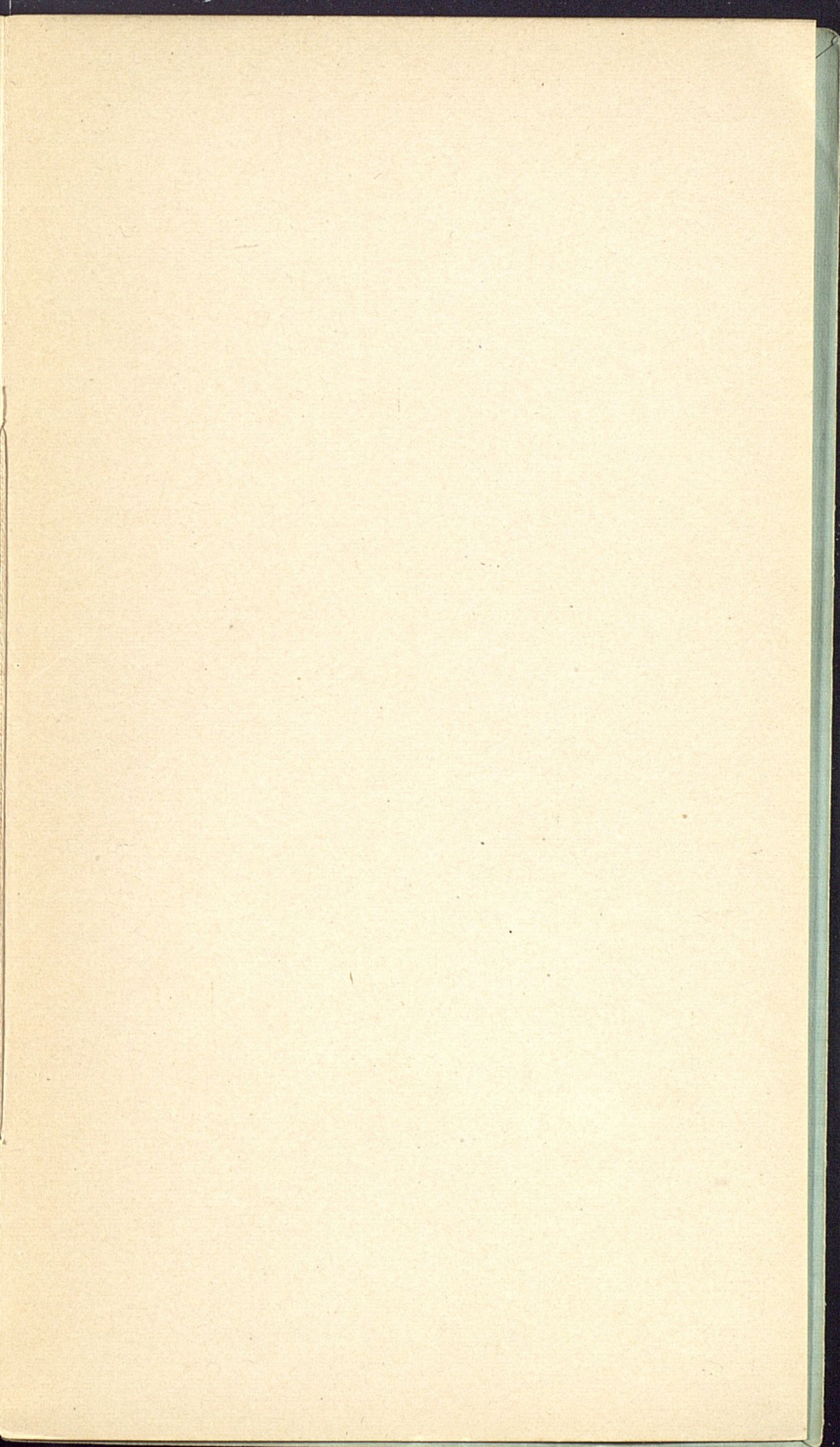
DES PRESSES D'OSCAR LAMBERTY
ÉDITEUR
70, RUE VEYDT, A BRUXELLES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 30 mars 1904.

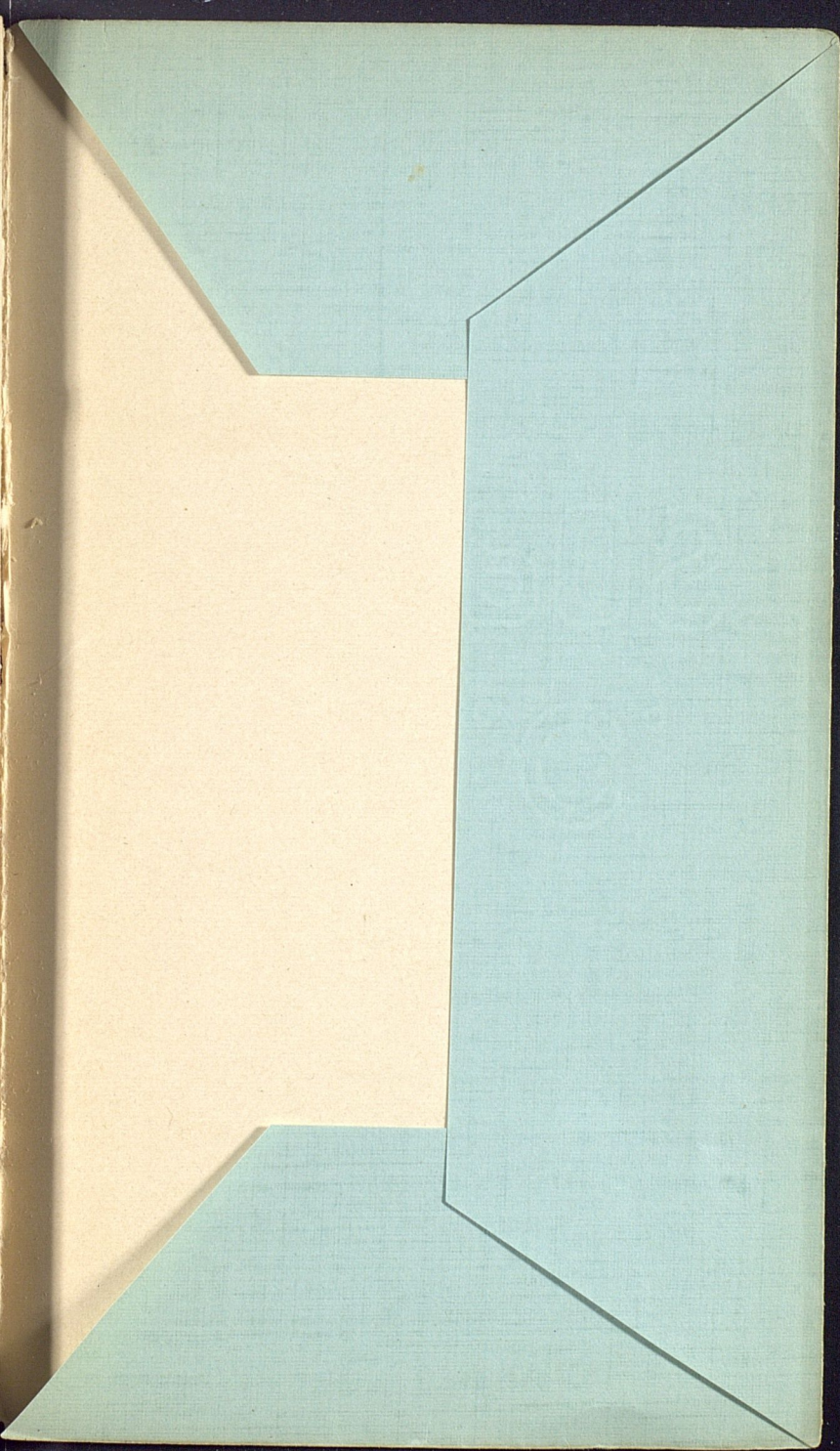








MUSÉE DE LA LITTÉRATURE





W